

—Monsieur, continua le sous-intendant, votre mystérieux oreiller renferme-t-il véritablement une pareille richesse ?

—Mon oreiller contient, en effet, une richesse inestimable !... Je me réserve seulement le droit de cacher à tous les yeux la nature et l'importance de mon trésor.

—Comme il vous plaira, monsieur ; je ne vous ai fait appeler que dans votre intérêt bien entendu : s'il reste près de vous, dans votre cachot, il m'est impossible de répondre de votre riche oreiller ; s'il vous convient de le confier à ma vigilance et à mon honneur, j'en répondrai devant Dieu et devant les hommes !...

—Grand merci ! répondis-je au sous-intendant ; il ne me sied pas de me séparer de mon unique fortune ; l'empereur m'a permis de garder mon oreiller, et je le garde !

—Allez donc, monsieur, et bonne chance !

—En revanche, monsieur Wegrath, quoique je tiens beaucoup à la secrète richesse de mon oreiller, je jure de le donner un jour, en recouvrant la liberté, à la personne de cette prison qui aura eu, pour moi, le moins de haine et le plus de pitié...

—Cette personne là sera bien heureuse !...

—Si le bonheur est dans mon oreiller, puisse-je vous rendre heureux en vous le donnant !

Le bruit de cet entretien avec M. Wegrath se répandit, je ne sais comment, dans la prison : l'histoire de mon oreiller, vraie ou fautive provoqua l'ambitieuse curiosité de tout le monde, et à compter de ce jour, je possédai un véritable talisman qui devait me servir à opérer des prodiges !

Je débutai d'une façon merveilleuse : par l'ordre exprès du sous-intendant, chacun daigna me traiter, dans la forteresse, comme l'on y traitait d'ordinaire les voleurs et les assassins : on diminua le poids de mes chaînes ; on modifia mon infâme costume de galérien ; on versa de l'eau fraîche dans ma cruche ; on jeta un peu de paille sur mon lit, et un peu de pain blanc sur ma table.

Le travail manuel était pour moi une peine odieuse, épouvantable, et mes plaintes trouvèrent enfin de l'écho, dans la salle d'audience : on me dispensa de scier du bois, de tricoter des chaussettes, et de faire de la charpie ; eh bien, comme il me fallait passer mon temps à quelque chose d'utile ou d'agréable, on me permit, au nom de l'empereur, de lire et de relire, cent fois, *Bourdalois, Pascal ou l'imitation de Jésus-Christ*.

L'immobilité physique était, pour mon impatience, une horrible torture qui me donnait des accès de fièvre et de rage : on s'apitoya sur mon infortune, et j'obtins la chère liberté de sortir de ma chambre, pour me promener chaque soir dans le jardin particulier de la prison ; on me refusait encore le bonheur de contempler et d'admirer le soleil ; mais, au moins, je pouvais regarder à mon aise les millions d'étoiles du firmement, et je me contentais, faute de mieux, de cette douce et poétique lumière.

Seul, à peu près libre, vêtu d'un habit convenable, les yeux fixés sur les splendeurs d'un immense horizon, je croyais rêver en marchant sur des fleurs, et vous allez savoir, monsieur, comment ce rêve continua de plus belle.

L'appartement de M. Wegrath se trouvait à l'un des bouts de ce magnifique jardin réservé ; un soir, j'entendis, au loin, à travers le feuillage, le murmur cadencé des mélodies allemandes ; on valsait dans le salon de notre sous-intendant, et je me mis à pleurer, en songeant aux danses amoureuses de mon Italie bien aimée !

Quelques minutes plus tard, je vis paraître, sur les marches du perron, des